



LA MÉDIATHÈQUE LITTÉRAIRE GAËTAN DOSTIE

1214, rue de la Montagne
 • Métro : Peel ou Lucien-L'Allier
 • Ouvert du mardi au jeudi de 13 h à 17 h ou sur réservation
 • Entrée 10 \$
 • Tél. 514 861-0880 • info@mlgd.ca



Dans ce quartier dédié aux amateurs de hockey – le centre Bell est à deux pas – et aux noctambules des bars de la rue Crescent toute proche, la création d'un musée dédié à la poésie et à la littérature québécoises dans une belle maison aux volets bleus datant de 1845 est pour le moins originale. Son créateur, le poète, éditeur, vidéaste, producteur et collectionneur Gaëtan Dostie l'est d'ailleurs tout autant.

« C'est le musée d'un missionnaire de la poésie », déclarait Chloé Sainte-Marie, la chanteuse et compagne du défunt cinéaste Gilles Carle. Véritable passionné depuis l'âge de 9 ans alors qu'il collectionnait déjà les imprimés littéraires québécois, Gaëtan Dostie a amassé depuis plus de cinq décennies des documents de la francophonie d'Amérique. Plus de 400 œuvres rares de Nelligan, Miron, Borduas et autres artistes du Québec sont exposées sur les murs des dix salons et nombreux corridors de la médiathèque littéraire. Le poème « Speak White » de Michèle Lalonde, l'exemplaire original n° 15 du manifeste *Refus global* ayant appartenu à Claude Gauvreau ou la toute

première anthologie de poésie du Québec publiée en 1830 figurent parmi les joyaux rassemblés en ces lieux. Le musée compte également plus de 500 heures d'entrevues vidéo tournées avec des écrivains québécois.

La vedette quotidienne de la médiathèque reste néanmoins bel et bien le maître des lieux : il est impossible de résister à l'érudition et à la passion de Gaëtan Dostie qui, la plupart du temps, guide lui-même les visiteurs dans ce temple dédié aux lettres québécoises. Une visite à la fois instructive et originale.

SOIRES CHANT ET POÉSIE DANS LE GRAND SALON

Huit fois par an, des soirées chant et poésie sont organisées dans le Grand Salon, avec des invités prestigieux comme Jim Corcoran, Richard Séguin, Luc de la Rochellière, Michel Rivard, ou encore Jean-Paul Daoust et le poète rock urbain Lucien Francoeur...



LES LEÇONS SINGULIÈRES

Place Roy sur la rue Roy, entre la rue Saint-André et la rue Saint-Christophe et dans le parc Lafontaine



Des chaises pour ne pas s'asseoir

Lorsqu'elle fit son apparition sur cette petite place Roy du quartier du Plateau Mont-Royal, l'œuvre *Les Leçons singulières*, imaginée par le sculpteur Michel Goulet, suscita de vives réactions. À quoi peuvent bien servir ces chaises sur lesquelles on ne peut s'asseoir ?

Dans les années qui suivirent, l'installation fut vandalisée à plusieurs reprises et une chaise fut même dérobée en 1995. Par mesure de précaution, la ville retira toutes les chaises de l'ensemble sculptural de la place Roy pendant plus d'un an. En 1999, les sculptures furent remises en place avec un nouveau système d'ancrage et la chaise manquante fut remplacée à l'identique, deux nouvelles chaises sur lesquelles on peut cette fois s'asseoir faisant leur apparition !

Fait rare, la chaise volée sera retrouvée douze ans plus tard, en 2007. L'artiste décida finalement de la placer au centre d'une nouvelle œuvre publique, « un jardin à soi », inaugurée en 2011 dans l'Arboretum du Jardin botanique.

Les Leçons singulières comprend aujourd'hui deux volets. Le premier, place Roy, est composé d'une table-fontaine en laiton représentant une mappemonde où baignent les cinq continents et de huit chaises dont six comportent un élément distinctif : maison, spirale, roues, labyrinthe, entonnoir et puzzle. Le second volet se trouve à 300 mètres à l'intérieur du parc Lafontaine, sur le belvédère Léo-Ayotte. Il est lui composé d'une carte-sculpture en relief du parc et de six chaises disposées en arc de cercle le long de la balustrade sous lesquelles l'artiste a placé des objets évoquant des activités pratiquées dans cet espace vert : des souliers de sport, un livre, un ballon, un journal plié, un sac à lunch et des jumelles. Motif récurrent dans l'œuvre de Michel Goulet, la chaise a toujours été selon lui « le prétexte de rencontres, de mise en commun, d'échanges et le révélateur de ce qui nous singularise, mais aussi de ce qui nous rassemble, nous positionne, aiguise la conscience... »



LA MAISON ATELIER DE GUIDO NINCHERI

1832, boulevard Pie-IX

- Les visites se font par l'intermédiaire du château Dufresne (2929, avenue Jeanne-d'Arc – coin Pie-IX et Sherbrooke)
- Métro : Pie-IX



Et

la lumière fut !

Dans ce quartier résidentiel bigarré, la maison du 1832, boulevard Pie-IX, avec sa façade symétrique en brique de couleur chamois et ses fenêtres réunies dans un arc monumental, ne passe pas inaperçue.

C'est dans ce lieu qui accueillit pendant plus de soixante-dix ans les différents ateliers du maître verrier Guido Nincheri que furent réalisés près de 5 000 vitraux aujourd'hui disséminés dans neuf provinces canadiennes et les six États de la Nouvelle-Angleterre.

Parti d'Italie, le jeune homme fraîchement diplômé de l'Académie des beaux-arts de Florence arrive à Montréal en 1914 après un bref séjour à Boston. Il travaille d'abord chez Henri Perdriau, décorateur, où il apprend l'art du vitrail, puis installe en 1925 son studio au rez-de-chaussée de la maison du boulevard Pie-IX qui vient d'être rachetée par les célèbres frères Dufresne, de riches entrepreneurs qui deviendront vite ses mécènes.

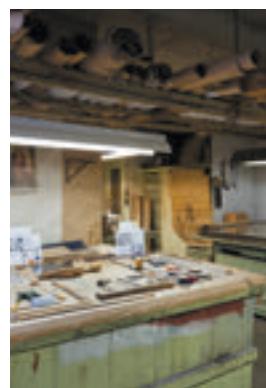
En 1932, il déménage dans l'annexe, construite dans la cour. Il ne deviendra propriétaire de la maison qu'en 1966.

L'atelier fonctionnera encore après la mort de l'artiste en 1973, et sera dirigé par un de ses disciples, Matteo Martinaro, jusqu'en 1996, date de sa fermeture définitive. Depuis, il n'a quasiment pas changé et désormais, après 15 ans de léthargie, l'atelier est ouvert au public, certaines visites étant même parfois guidées par Roger Nincheri, le petit-fils du maître verrier, grand admirateur de l'œuvre de son grand-père.

On retrouve ainsi les planches à dessin, des esquisses, des pinceaux, différents outils de coupe et l'impressionnant four qui servait à cuire les pièces de verre. Quelques morceaux colorés sont posés ici et là comme s'ils attendaient encore d'être emballés pour former les vitraux d'une des 200 églises embellies par le maître en Amérique du Nord.

On imagine aisément dans les années 1950, dans ces pièces étroites et hautes, le verrier en train de diriger ses dix employés. Les dessins sont projetés au mur, on prend les mesures, coupe le verre, applique les couleurs...

Si ce n'était la poussière et le four désespérément froid, on pourrait se surprendre à imaginer le studio toujours en activité.





LE TEMPLE CAODAÏQUE DE MONTRÉAL

7161, rue Saint-Urbain

- Tél. 514 277-5450
- Métro : De-Castelnau
- Ouvert en particulier lors des célébrations du dimanche matin à partir de 11 h 30



**Une
ancienne
synagogue
reconvertie**

La belle maison jaune du 7161, rue Saint-Urbain, entre la rue Jean-Talon Ouest et l'avenue Mozart, dénote dans ce quartier plutôt gris d'entrepôts industriels.

Elle abrite depuis 1992 le temple caodaïque de Montréal, même si l'histoire de cet édifice est bien plus ancienne.

Le lieu fut d'abord une synagogue dont la construction débute en 1910 dans ce quartier ouvrier de la ville, en grande partie peuplé par des immigrants italiens. Une petite minorité juive s'y installa, baptisant leur synagogue Poilei Zedek (littéralement « travailleurs pour la justice ») : plusieurs de ses membres employés comme menuisiers ou autres ouvriers travaillaient en effet pour l'important complexe ferroviaire tout proche.

A partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, la synagogue se vida de ses fidèles qui quittèrent le quartier pour s'installer dans l'ouest de l'île. À la suite d'un incendie en 1988, elle dut même fermer et risqua d'être démolie.

Le bâtiment fut finalement sauvé et vendu à la communauté caodaïque (voir ci-dessous) vietnamienne qui ouvrit son temple en 1992. À l'intérieur, la décoration feutrée faite de boiseries et de rideaux laisse la place à une atmosphère lumineuse et colorée où les bancs ont été remplacés par des coussins. Les visiteurs sont les bienvenus lors des célébrations dominicales. Les caodaïstes sont accueillants et heureux de partager leurs traditions.

QU'EST-CE QUE LE CAODAÏSME ?

En vietnamien, Cao Dai signifie « la Haute Tour ou Palais élevé ». C'est également un nom symbolique faisant référence à Dieu le Père, l'être suprême. Né en 1921 dans la province de Tay Ninh au Vietnam, le caodaïsme est une religion qui emprunte beaucoup au bouddhisme. Elle regroupe actuellement environ cinq millions d'adeptes dans le monde. Les caodaïstes adorent Dieu, représenté par l'œil divin, mais également le Bouddha Sakyamuni, Lao-Tseu et Confucius. Les grands personnages de l'Histoire comme Victor Hugo, Jeanne d'Arc, Pasteur, Churchill, Lénine ou Shakespeare sont également vénérés.



LE MUSÉE EUDORE-DUBEAU DE MéDECINE DENTAIRE

Faculté de médecine dentaire de l'université de Montréal

Pavillon Roger-Gaudry – Entrée B-1

2900, boulevard Édouard-Montpetit

- Visite sur rendez-vous au 514 343-6111 poste 2877

- Entrée gratuite

- Métro : Université-de-Montréal

**Un véritable
cabinet
de curiosités**

Le musée Eudore-Dubeau de médecine dentaire est probablement le musée le plus hétéroclite et l'un des plus divertissants et intéressants de Montréal. Il se cache dans le pavillon de médecine dentaire de l'université de Montréal.

Faute de moyens, il n'a pas d'horaires fixes, mais son directeur le Dr Denys Ruel ou un de ses assistants se feront une joie de vous y accueillir pour une visite guidée.

La visite de ce petit local encombré de près de 3 000 objets se révèle passionnante. D'emblée, le visiteur est mis dans le bain par un magnifique fauteuil d'arracheur de dents, le type même de fauteuil qui fut utilisé jusque dans les années 1950 par de pseudo-dentistes qui officiaient le dimanche en plein air, à la sortie de l'église. Il en coûtait alors 25 cents pour se faire enlever une dent... sans anesthésie !

On croise ensuite pêle-mêle une collection d'instruments, crachoirs et autres appareils à anesthésie et radiographie dont certains font frissonner. De très nombreuses gravures, des photos et des caricatures retracent l'itinéraire de la médecine dentaire et ses progrès à travers les décennies. Dans une des armoires est aligné un assortiment de crânes humains qui proviennent du Centre d'étude sur la croissance humaine de l'université qui a fermé ses portes en 1986. Les crânes ont été sauvés par un concierge qui les a retirés *in extremis* de la poubelle.

Une des plus belles pièces du musée, selon le Dr Ruel, est l'exemplaire en deux tomes de Pierre Fauchard *Le Chirurgien dentiste, ou Traité des dents* publié en 1728, car il n'en existe plus que onze dans le monde.

Ce cabinet de curiosités dédié au monde dentaire est à découvrir absolument par les passionnés et les curieux. Il rend hommage au Dr Eudore Dubeau, le créateur de l'école de chirurgie dentaire de Montréal en 1904.





LE CŒUR D'AUSCHWITZ

Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal
5151, chemin de la Côte-Sainte-Catherine

- Métro : Côte-Sainte-Catherine
- Ouvert du dimanche au vendredi
- 8 \$ pour les adultes, 5 \$ pour les étudiants et les plus de 65 ans
- Tél. 514 345-2605 • www.mhmc.ca



«Liberté,
Liberté, Liberté»

C'est l'histoire d'un tout petit cœur qui bat au sein d'un lieu dédié à la mémoire de l holocauste juif de la Seconde Guerre mondiale.

À peine plus gros qu'un caillou, en forme de cœur, il ressemble à un petit livre dont la couverture en tissu est brodée de la lettre « F ». L'intérieur se déplie à la manière d'un origami et une dizaine de pages apparaissent...

Le 12 décembre 1944, c'est l'anniversaire de Fania Feiner (née Landau) : elle a 20 ans et est prisonnière en Pologne du sinistre camp d'Auschwitz. Dans la fabrique de munitions où elle travaille, son amie Zlatka Pitluk (née Schneiderhaus) veut lui offrir un cadeau. Dans cet univers carcéral où rien n'est accessible, elle réussit à force d'ingéniosité et de persévérance à trouver le papier, le tissu et les outils pour confectionner ce petit cœur qu'elle fera signer par la plupart de la vingtaine des femmes qui travaillent comme elle avec Fania. Elles y inscriront des messages d'amitié et d'espérance écrits dans leur langue respective : polonais, allemand, français, hébreu. Parmi les messages : « Avec les autres, il faut rire. Quand tu pleures, cache-toi » ou encore : « Notre victoire, ce sera de ne pas mourir. » Et le préféré de Fania : « Liberté, Liberté, Liberté ».

Au péril de sa vie et usant de tous les subterfuges, Fania conservera le petit cœur sous son bras durant toute la fin de sa détention et la terrible « marche de la mort » qui la conduira d'Auschwitz alors évacué vers le camp de Ravensbrück où les femmes rescapées seront enfin libérées en avril 1945.



Après l'avoir gardé près d'un demi-siècle, Fania Feiner en fera don au centre de Montréal où il se trouve aujourd'hui. En enfer, ces femmes courageuses ont commis un délit d'humanité dont la force parvient jusqu'à nous.

AUX ALENTOURS

LA SYNAGOGUE ESPAGNOLE ET PORTUGAISE (SHEARITH ISRAEL)
4894, avenue Saint-Kevin • Métro : McGill ou Peel

Première synagogue de la ville en 1768, la synagogue espagnole et portugaise est l'une des plus belles de Montréal. Au départ installée dans le Vieux-Montréal entre les rues Notre-Dame et Saint-Jacques, elle déménagea quatre fois au fil des siècles pour se retrouver depuis 1947 dans le quartier Snowdon.

DU CATCH À L'ÉGLISE

Église Saint-Charles Borromée

2115, rue du Centre

- Métro : Charlevoix

- Le samedi soir à 19 h, entrée 5 \$

- Se renseigner pour les jours de catch • Tél. 514 932-5335



La lutte américaine comme outil de réinsertion sociale

Au cœur du quartier Pointe-Saint-Charles, le sous-sol de l'église Saint-Charles accueille tous les samedis soir ou presque une étonnante activité pour une église catholique : des combats de catch !

Une dizaine de combats de lutte spectacle de la WTA (Wrestling Titan Association) se succèdent ainsi pendant deux heures, faisant s'affronter trente adultes professionnels de ce sport, mais aussi des jeunes du quartier.

Michel Piché, initiateur du projet en 1994, a réussi à convaincre le curé de l'époque du bien-fondé de créer une école de catch dans le sous-sol de son église et d'y organiser des spectacles. Convaincu que cette violence simulée et disciplinée constituait effectivement une bonne échappatoire à la vraie violence de la rue, hélas trop fréquente dans ce quartier parmi les plus défavorisés de la ville, le prêtre donna sa bénédiction.

La lutte américaine est donc devenue ici un outil de réinsertion sociale qui permet aux jeunes de confronter les dures réalités du quartier.

Manteau de cuir, tatouages sur le corps et Mohawk sur la tête, Michel Piché, alias The Scorpion Killer, estime que ce sport a aidé beaucoup de jeunes en difficulté. Pour la discipline, il est inflexible sur une règle de base : pas de bons résultats à l'école, pas de lutte.

À 19 h, quelque deux cents personnes se pressent dans la grande salle : des adultes et beaucoup d'enfants de tous âges qui courent entre les rangées de chaises en plastique orange. Ici, l'inflation court plus doucement qu'ailleurs et on sert encore des hot dogs à 1,25 \$.

Parmi les lutteurs, notons Kevin le criminel, Bulldozer, Dinamicke, Voltage, Black Jack et Frankie Boy, un adolescent d'une quinzaine d'années qui, le soir de notre passage, deviendra le roi du monde.

